

il était intéressé. Ce fut une surprise pénible pour ses Camarades de le voir depuis quelques temps faiblir sous l'effet du mal qui devait l'emporter le 8 avril dans une crise d'urémie. Il le sentait d'ailleurs et s'affectait de ne pouvoir conduire plus avant dans la vie son jeune fils âgé de dix ans.

De caractère jovial et vraiment sympathique, notre Camarade avait dans le Groupe nantais beaucoup d'amitiés qui se sont manifestées lors de son décès par une nombreuse assistance à sa demeure lors de la levée du corps et la présence de plusieurs Camarades aux obsèques à Jans (Loire-Inférieure).

Puisse cette expression de sympathies émues atténuer la douleur de la famille de notre Camarade. Il restera de Meunier, à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un très bon Camarade aux sentiments gadzariques très vifs.

Communication transmise à la Société par le Groupe de Nantes.

GUYOT (Henri), Angers 1900. — Notre Société a appris avec un profond regret le décès de notre camarade Guyot, survenu à Baud (Morbihan), le 4 janvier 1931.

Ses obsèques ont eu lieu le 7 janvier en présence d'un délégué du Groupe régional du Morbihan et de Quimperlé et de nombreux Camarades de la région. A l'issue de la cérémonie funèbre, le corps de notre Camarade a été transporté à Paris pour l'inhumation. Nous donnons ci-dessous les principaux passages des discours qui, au moment du départ, a été prononcé par le Camarade représentant notre Société :

« Henri Guyot, né en 1883, fit ses premières études à Saint-Étienne. Son père, ingénieur des Arts et Manufactures, nommé de bonne heure ingénieur de la voie au Chemin de fer d'Orléans, le ramène à Paris. Il y suit les cours d'enseignement technique à l'École Jean-Baptiste Say, puis, en 1900, il subit le concours d'entrée à l'École nationale des Arts et Métiers d'Angers, où il entre la même année dans un bon rang. Il en sort brillamment en 1903 avec le diplôme supérieur.

» Son service militaire accompli, Guyot entre comme ingénieur aux Acieries de Paris-Outreau ; particulièrement apprécié de la Direction, il se voit confier progressivement des services de plus en plus importants.

» En 1908, il s'associe à la maison Kayser à Paris, qui devient dès lors la maison Kayser et Guyot. Il développe passionnément son goût de la mécanique en construisant de nombreuses machines pour des industries spéciales.

» En pleine prospérité, la guerre le surprend en 1914. Aussitôt, il met à la disposition de la défense nationale son usine, où il demeure mobilisé. Il adapte en quelques jours son matériel à la fabrication des obus de gros calibre.

» Pendant toute la guerre, il déploie une activité grandissante en même temps que se développent ses moyens de production mis en œuvre de jour et de nuit. Il y a laissé une partie de sa santé.

» En 1918, il se rend acquéreur de la scierie de Baud et en fait bientôt une des plus importantes de l'Ouest. Il y donne libre cours à ses ambitions industrielles travaillant avec une énergie qui ne s'est jamais démentie, au développement commercial de cette affaire.

» Il connaît des jours sombres des périodes de crise ; mais sa confiance en des temps meilleurs le fait redoubler d'efforts, moins encore pour conjurer le sort que pour maintenir à son poste tout son personnel qu'il a spécialement apprécié et aimé.

» Son activité débordante le pousse encore à s'intéresser à des exploitations agricoles; et on le voit, par une décision surprenante, installer dans le département une pépinière de pommiers qui est aujourd'hui l'une des plus importantes de France.

» Il installe à Nantes, pour les besoins de sa clientèle, un atelier de montage de caisses alimentaire par l'usine de Baud.

» A peu de distance de là, il prend en main la scierie de Vertou qu'il dote d'un matériel important d'exploitation, tâche ardue, organisation méticuleuse, qui donnent une nouvelle et haute idée de la valeur de l'ami que nous perdons.

» Tant de travail, tant de soucis ont eu raison de sa santé déjà délicate, GUYOT quitte prématurément sa famille, ses amis, ses collaborateurs, après avoir prononcé des mots affectueux pour chacun.

» Qu'il me soit permis de dire ici à son personnel, son désir maintes fois exprimé, de voir les siens continuer l'œuvre commencée.

» Les amitiés, les affections affligées qu'il laisse dans le grand cercle de ses amis le font inoubliable.

» Puissent-elles adoucir la douleur des siens et de sa famille auxquels nous adressons l'hommage de nos sympathies attristées.

» De toi, mon cher GUYOT, nous conservons le souvenir de l'homme de devoir dont tu fus le vivant exemple, du parfait Gadzarts comme nous le désirons tous, de l'ami dévoué et de cœur profondément sincère. »

ÉTIENNE (Charles), Châlons 1925. — Le 26 février, ont eu lieu à Ville-devant-Belrain (Meuse), les obsèques de notre regretté camarade Charles ÉTIENNE, décédé après une longue maladie, dans sa vingt-troisième année.

Né à Ville le 29 juin 1908, notre Camarade fut, pendant quatre ans, un excellent élève de l'École pratique de Vaucouleurs (Meuse). En 1925, âgé de dix-sept ans, il entra à l'École nationale d'Arts et Métiers de Châlons. Travailleur consciencieux, passionné pour toutes les choses de la technique, il s'y montrait un élève assidu, en même temps que son caractère toujours affable, son accueil si cordial, lui gagnaient toutes les sympathies.

A sa sortie de l'École, en 1928, il rejoignait dans la Ruhr un régiment d'artillerie et, dès son arrivée, s'attachait à une tâche nouvelle : la préparation à l'École de Poitiers. Son travail acharné lui valut le succès, mais il ne devait pas en recueillir les fruits : aussitôt après l'examen, il fut terrassé par les premières atteintes du mal qui l'emporta. Depuis deux ans, les soins attentifs dont l'entourait sa famille paraissaient rétablir peu à peu sa santé chancelante. Avec une immense joie, il pensait voir se terminer cette longue période d'inactivité qui lui pesait tant, débiter enfin dans cette carrière d'ingénieur pour laquelle il avait tant travaillé, lorsqu'en novembre il lui fallut s'aliter pour ne plus se relever.

Notre camarade ÉTIENNE, ravi si tôt à l'affection des siens et à notre amitié, laissera à tous le souvenir d'un vrai Gadzart et d'un excellent Camarade.

Communication transmise par le camarade MAXE (Lille 1923).

